FEUILLETON DU "SAMEDI", 25 AOUT 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCROSSE

(Suite)

LXV. — VOICI UN FIDÈLE !

Après le départ de Somerset, quand la lourde porte ferrée se fut refermée derrière le dernier rang de ses escaliers, un moment de lugubre silence pesa sur la foule des officiers de tous grades et de tous rangs, sur les agents de toutes catégories accourus devant la porte au donjon afin de quêter un regard du terrible et sombre courtilsan.

Un vent de menace venait de passer sur la citadelle, et ils en étaient tout impressionnés encore.

Puis un murmure confus, un houhala de voix s'éleva des groupes. Chacun ressentait le besoin d'un dérivatif, d'une détente.

Le tourmenteur venait de descendre avec le sinistre assortiment de ses instruments d'horreur.

Après lui les geôliers qui, empressés à dévancer l'ordre du maître, lui avaient prêté leur assistance.

On les entourait, provoquant leurs récits, se demandant quelle accusation particulièrement grave pesait sur le prisonnier un instant auparavant soumis à la question pour justifier la contraction effroyable remarqué sur les traits du premier ministre.

Quelques-uns voyant même dans son farouche et menaçant silence l'appréhension d'une disgrâce, se préparaient à orienter leurs hommages vers le puissant du lendemain.

Le gouverneur s'était retiré directement dans ses appartements.

Un désir de réaction, de changement, d'aération se manifesta parmi ces hommes de geôle et d'ombre éternelle.

Tous ceux que leur service ne retenait pas obligatoirement se dirigèrent vers les guichets de sortie, malgré les murmures du gardien de la porte intérieure dont nous avons observé la sévérité, lors du départ d'Henri de Mercourt en compagnie de Chooner, le vieux geôlier des souterrains.

Les officiers passèrent d'abord sans qu'il osât s'en plaindre, puis des sergents, de bas employés dont il scrutait maintenant les traits avec une vigilance hostile.

Les nouveaux venus, arrivés au dehors, après avoir humé l'air plus vif et plus sain, se répandaient dans diverses directions, se rendant inmanquablement dans les tavernes voisines.

Henri de Mercourt était sorti de l'ombre dès leur apparition.

—Allons, il le faut, murmura-t-il. Il faut blasphémer, mentir à ma haine.

Et se dressant brusquement, agitant son bonnet il cria :

—Vive le lord-chief de justice ! Hurrah pour le lord-chief !

Les officiers s'étaient tournés vers lui :

—Voici un fidèle, dirent-ils.

Dans la bouche de certains cette phrase fut quelque peu ironique.

Un valet des cuisines de la citadelle, qui était sorti aussi et qui passait à côté du gentilhomme, se mit à rire.

—Tu aurais une moins belle voix, l'ami, si tu étais à la place de certain de nos pensionnaires que Son Honneur vient de faire travailler de la belle façon.

Henri de Mercourt jugea nécessaire d'exagérer son rôle.

—Ce doit être un ennemi de la reine, quelque conspirateur écossais ; Son Honneur n'aura jamais été trop inaplacable.

—En effet, observa l'autre, une canaille d'étranger, un de ces Français de malheur qu'on n'a pas su mater autrefois.

Henri de Mercourt frémit.

—Un Français ?...

—Oui, l'homme qui a été arrêté derrière l'auberge de Norberg Robby avec une cuisse brisée. On lui a chaussé l'autre si étroitement que la chair a giclé entre les vis du brodequin. Et, dame, comme il avait joué de la lame assez proprement, paraît-il, contre messieurs les sbires, on lui a mis certain bracelet autrement fait que celui des dames.

Et avec un gros rire.

—Il tiendra son couteau de la main gauche, désormais... s'il se trouve jamais en état d'en posséder un à l'avenir.

L'émotion coupait la voix de son interlocuteur.

—Eh bien ! ça t'enlève le souffle, on dirait, reprit le valet de service.

Henri de Mercourt planta ses ongles dans la paume de ses mains, afin de dominer le trouble atroce qui l'avait saisi.

—Je pense que... ça doit t'avoir joliment amusé tout ça, trouva-t-il la force de répondre.

—Oh ! je n'ai pas eu cette chance, malheureusement, riposta l'autre avec un regret véritable ; nous sommes trop peu de chose pour qu'on nous admette à ces cérémonies. Mais comme les gradés s'étaient réunis pour saluer Son Honneur, je me suis approché et j'ai entendu le bourreau raconter la petite séance.

C'était donc bien vrai ; aucun doute ne pouvait subsister après ce que cet individu venait de dire !

—Oh ! le lâche ! pensa le gentilhomme. Torturer avec cette férocité un blessé ! Mon pauvre Martial !

Et pourquoi cette horrible persécution ?

Quel secret imaginaire Somerset espérait-il donc entendre révéler par Martial ? ...

—Cet infâme duc a-t-il donc pu supposer qu'il obtiendrait de mon infortuné compagnon des indications lui permettant de s'emparer de moi ?

—N'ayant d'intelligence que pour faire le mal, il n'a pas même songé que, mon compagnon pris, j'avais dû changer entièrement mes batteries.

Mais plaindre Martial, était-ce là tout ?

Henri de Mercourt ne devait-il pas, par-dessus toute chose, songer à l'arracher aux geôles de ces brutes féroces qui ne reculaient pas devant l'horreur des pires supplices, appliqués surtout à un infortuné dans l'état où se trouvait l'écuver breton !

Le châtelain de Kervien, le chevalier breton, en attirant l'attention sur lui, n'avait eu d'autre motif que d'entrer en rapport avec quelqu'un de ceux qui sortaient de la prison.

Il y était arrivé ; dominant la douleur, la révolte de tout son être il devait en profiter.

Il affecta de rire lui aussi.

Un rire derrière lequel grinçait une indignation vengeresse.

—Avec ces jolis procédés, le Français a dû en raconter de belles, dit-il. Rien de tel pour rendre bavards les plus discrets et les plus muets.

Le valet d'office haussa les épaules :

—Il y en a qui sont plus durs qu'on ne croit. Le gremlin s'est mordu la langue, dit-on, plutôt que de répondre, il a craché son sang au visage de lord-chief.

Un frisson d'admiration passa dans les veines du gentilhomme.

—Mais il a payé ça, reprit le valet. Outrager ainsi le lord-chief lui-même ! On a eu recours aux outils d'angoisse. Seulement il n'y a pas résisté.

—Il est mort ! exhala d'une voix étranglée Henri de Mercourt.

—Non, il s'est évanoui. Mais il ne vaut guère mieux, quoi qu'on veuille le guérir afin de recommencer un autre jour.

Un flot de pensées douloureuses, de pensées de haine, d'impossibles représailles tourbillonnait sous le crâne du gentilhomme breton.

Il oubliait le lieu où il était, il oubliait qu'il n'était point seul, qu'il risquait facilement de devenir suspect à l'homme que le calme de la nuit l'avait incité à aborder.

—On dirait que ça t'impressionne, l'ami ? fit observer le valet.

Celui auquel il s'adressait eut un rire violent.

—Moi, fit-il, je ne regrette au contraire rien tant que de n'avoir pas été à côté de lord Somerset durant cette séance ; je voudrais être un de ses serviteurs.

—Pourquoi donc ? fit l'aide de cuisine un peu surpris de rencontrer un homme dont le zèle admiratif dépassait celui même des gens de prison.

Le Français plongea son regard dans le sien.

Une sorte de rugissement sortit de sa poitrine.

—Pour lui planter mon poignard dans le cœur !

Et il s'éloigna brusquement laissant, cloué sur le sol, par la stupeur, son interlocuteur qui regarda un moment sa forme vague se perdre dans la nuit.

—Cet homme est fou furieux à moins que ce ne soit un complice de l'individu torturé, murmura-t-il.

Et réfléchissant :

—Oui, ce doit être cela. C'est un conspirateur français ! J'ai trouvé son accent singulier.

Il pensa à se lancer à sa poursuite.

Mais il réfléchit que l'inconnu devait être armé.

Puis les conspirateurs sont des gens déterminés et le valet n'était rien moins que brave.

Il chercha alors un sbire du regard.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.